

DEMANDE ET OFFRE DANS LE TRANSFERT DE TRAVAIL

Éliane Lesage-Desrousseaux

« Demander, le Sujet n'a jamais fait que ça. Il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite » (Lacan, ÉCRITS, Direction de la cure)

A n'en pas douter, cette fondamentale aspiration se retrouve chez l'analyste pour peu que, Sujet d'un désir averti, il redoute le leurre d'un pouvoir possible, et qu'il tienne sa mise en question (au niveau d'une mobilisation de l'Inconscient) par le travail de textes fondamentaux et/ou par l'élaboration d'autrui, comme tiers indispensable à son difficile exercice.

L'institution analytique, si elle évite l'écueil d'une reconnaissance moïque, peut-elle offrir un cadre, un carrefour, ou ce que cherche, ce que demande l'analyste pour pouvoir assurer comme il peut quelque transmission de la psychanalyse, se trouvera rendu possible ou facilité ?

A partir du début du Séminaire de Lacan sur le Transfert, qui fait l'objet d'un travail en cartel, la question de l'offre et de la demande pourrait se trouver éclairée autrement. Offre et demande s'entendent ici autour d'un objet supposé, l'agalma, caché dans le silène. L'enseignement, et le transfert de travail qui doit en être le moteur, est-il un mode d'approche, qui permettrait non pas tant d'être le S.S.S. en position de maîtrise, dans le leurre, dangereux s'il en est, de se croire vraiment « sachant », mais de supporter le non-su inaugural de toute demande qui s'adresse à nous ?

L'enjeu est de taille. Si Freud, dans une note de 1923, pointe au sujet de Dora, mais 23 ans trop tard, sa difficulté personnelle à entendre l'homosexualité de celle-ci, cause certaine de l'interruption de la cure, il n'en reste pas moins vrai, à bien relire ce texte, que Freud n'avait qu'une idée en tête, si j'ose dire, c'est de vérifier ses découvertes personnelles.

En 1900, Freud, dans toute cette œuvre créatrice qui fut sienne, était là, particulièrement dans un temps fort. Quelles conséquences pour Dora ? Lire ce texte dans ce sens est questionnant, aujourd'hui et maintenant. Bien sûr, Dora offrait un matériel alléchant, mais sa vérité était ailleurs, ailleurs que dans le savoir actuel (1900) de Freud.

Le non-su, c'est non seulement l'ignorance opaque de l'analyste, avant que ne se prononcent les premiers mots de celui qui s'adresse à lui; mais c'est aussi, et c'est plus intéressant, le non-su permanent et tout particulièrement la zone de surdité, ou la « tache aveugle », où règne l'objet du désir de Dora, à savoir Mme K.

Toute analyse contient une Mme K. inaudible, invisible.

La fonction de ce « manque à entendre » n'estelle pas très opérante, dans la mesure où, puisqu'il y a une Mme K. quelque part et de toute façon, la fermeture sur un « tout-savoir » est difficilement soutenable ?

C'est peut-être à partir de cette fonction du manque à entendre que l'on pourrait articuler quelque chose au sujet du transfert de travail, qu'il soit de cartel ou d'enseignement.

Mais la nature du non-su, ce manque à savoir, est si particulièrement, si originale, à l'acte analytique qu'il est impossible, impensable, qu'il trouve quelque solution dans un

discours universitaire, mais bien plutôt un calfeutrage, un bouche-trou, là où le trou, le manque fait moteur. Ce manque-à-savoir provoque la demande qui soutient le transfert de travail. Cependant il me paraît essentiel de repérer que cette demande, contrairement à la demande d'analyse, devrait être une demande avertie, c'est-à-dire que celui qui la pose puisse faire le deuil d'avance qu'il n'y a pas d'objet à saisir globalement, comme l'agalma, objet de convoitise d'Alcibiade.

Que la demande s'adresse aux membres d'un cartel ou à un enseignant, l'important est de repérer quelle proposition y est faite. Et pourtant la demande ne peut se formuler dans l'avant-coup que sur un champ possible de réponse. L'agalma, il faut bien l'espérer, comme Alcibiade envers Socrate, chez l'autre ou chez les autres. Mais ici, plutôt qu'un trésor qu'il s'agirait d'acquérir, n'est-ce pas l'attente que les signifiants de l'autre viennent mobiliser ce qui en nous - pulsion de mort oblige - n'attend que réduction de toute tension au point zéro ?

Ceci dit, si l'énonciation de signifiants (un titre de séminaire par exemple) produit ou vise à produire ces effets non négligeables, celui qui les énonce n'en est pas moins lui-même en demande, qu'un tel mouvement signifiant bouscule, modifie son texte. Seul un discours de maîtrise n'a que faire d'une réponse. A ce titre on peut se demander si un enseignement en psychanalyse ne produisant que silence, passivité et non-production de retour ne passe pas à cote de sa spécificité et du coup de sa nécessité.

S'il soutient sa position de demandeur, l'enseignant permet une bascule qui a des points communs avec celle de l'éraustes à l'éromenos, tels que l'article de Lacan au début de son Séminaire sur le Transfert, et dont il nous dit que ce mouvement seul inaugure l'amour et donc le transfert. Le terme de transfert de travail ne peut se justifier, me semble-t-il, que dans et pour ce mouvement.

Cependant, dans cette demande réciproque, qu'est-ce qui empêchera que chacun trouve ce qu'il y cherche, dans un contentement et une aliénation réciproques ? Demande et réponse deviendraient écho.

N'est-ce pas ainsi que nous pourrions dessiner la limite et l'écueil du transfert de travail ? Or, c'est pourtant sur la non-fermeture de cette boucle que s'ouvre toute transmission possible de la psychanalyse passant par l'enseignement. Pour le dire autrement, c'est parce qu'il y a demande réciproque et non symétrique que l'on pourrait parler de transfert de travail.

Tout lacanien que nous nous disions, je crains que nous ne soyons pas débordants de confiance dans la force créative de nos propres signifiants, ni sur notre façon originale à chacun, êtres de langage pris dans cette combinatoire du jeu signifiant, d'y jouer nos articulations personnelles.

Je crains, pour tout dire, que nous soyons toujours en train d'employer (d'user...) les signifiants des autres et bien sûr et tant qu'à faire, des grands autres. Du moins est-ce dans cette position que nous les laissons, et c'est là que nous mettons en grand danger la simple possibilité de transmission de la psychanalyse. En effet, à reprendre uniquement les signifiants de Lacan, faisons-nous écho, ou parvenons-nous à favoriser le jeu symbolique ?

Pour ce qui est de la transmission de la psychanalyse, l'ennui ou plutôt la difficulté - car à la contourner nous nous préviendrions contre l'ennui - la difficulté, donc, tient dans le fait que tout est toujours à recommencer dans un non-su. Tel était le constat clinique préliminaire à ce propos. Or, s'agit-il d'autre chose lorsque nous rencontrons, parfois pour la énième fois un même texte de Freud ? Est-ce l'accumulation de textes sur Dora, pour la garder en exemple, qui nous fait travailler, ou plutôt la rencontre avec ce texte comme si c'était un commencement ? Dans une génération d'analystes qui connaîtra le centenaire des ÉTUDES

SUR L'HYSTÉRIE et le cinquantenaire du Stade du Miroir, c'est une gageure d'un enjeu considérable pour ce qui fera et continuera à faire transmission, et qui ne peut se laisser confondre avec une compilation d'une masse d'écrits. C'est derniers étaient sans doute produits eux-mêmes dans la nécessité d'un transfert de travail. Ayant rempli leur office en un temps donné, pourquoi encombreraient-ils ceux avec qui ce même transfert de travail n'a pu jouer ?

Si nous pouvons écarter de nos projets de lecture de travail tout effet universitaire, nous sera-t-il alors plus évident que nos « erreurs » d'interprétation et nos incompréhensions font scansion signifiante dans ce texte, d'une façon qui ne peut qu'être rigoureusement originale à chacun, si nous osons nous y risquer ? C'est là qu'il faut situer ce que nous appelons maintenant entre nous ce « symptôme-inhibition ».

Or, ce risque d'exposer sa propre lecture est pourtant indispensable, car une lecture « en chambre » ne peut-elle produire entre Freud et son lecteur une relation « maître-élève » ?

Si, par contre, quelque chose d'une triangulation s'opère entre le texte et le lecteur, c'est bien dans la demande que fait ce dernier à un Autre, éventuellement un cartel ou un auditoire, de lui en renvoyer quelque chose, c'est-à-dire de le déloger moins de ses incompréhensions que de ses certitudes.

Quelles originalités seraient propres à un transfert de travail en cartel ? Très sommairement on peut dire que dans ce dernier, demande et offre, savoir et non-su, circulent en tous sens comme si à chaque moment un membre du cartel s'adresse en tant que Sujet aux autres dont l'écoute aurait alors quelque chose de la destitution de l'analyste comme Sujet au cours de la séance. Mais ici cette parole advenante circule telle le furet de l'un à l'autre et de la prise en compte des signifiants originaux à chacun comme seule avancée possible du cartel.

Il reste la question de fond, qui fait toile de fond à tout ce qui s'agite en avant-scène : qu'est-ce que ce travail du texte, soutenu par ces transferts de travail, travail absorbant et potentiellement éprouvant, peut avoir d'indispensable au travail du texte des analysants ? Quels points de rencontre, quels carrefours assigner à ces deux voies (voix) ? Ou encore, quels ponts jeter, quelles communications ?

Dora encore portera ma dernière réflexion : car le plus troublant, le plus dérangeant, c'est de lire entre les lignes l'effort d'élaboration de Freud, attaché à cerner les transferts, les amours œdipiennes, en les relevant brillamment dans le matériel produit par la jeune fille. Or, rivé à son texte intérieur, il ne peut entendre celui de Dora, tout à fait autre. Alors la jeune fille ne peut que lui signifier son congé, avec préavis de rêve.

C'est sur cette histoire dérangeante que je tenais à terminer ces réflexions.